

Cependant, depuis quelques jours, un sombre nuage planait sur la pauvre et honnête famille. Julien allait plus mal ; il semblait que la vie ne tint plus qu'à un fil dans ce pauvre petit corps. Quand il était assez fort pour le supporter, sa mère le sortait pour qu'il respirât un air pur et les douces émanations du printemps, elle le prenait même dans ses bras jusqu'au chantier où le père travaillait et où elle lui portait son repas de midi. Mais la pauvre femme minait ses forces, et commençait, elle aussi, à avoir besoin de repos. Quelquefois le temps pressait trop pour qu'elle pût emmener son enfant avec elle dans ses courses ; alors elle l'établissait aussi gaiement que possible pour qu'il eût plus de patience à attendre son retour.

Ce fut le veille d'un de ces jours-là que la petite Emilie grimpait sur les genoux de son grand-oncle et lui dit :

— Puisque vous êtes le bon oncle Philippe, n'est-ce pas que vous viendrez avec moi chez le petit Julien de l'autre jour ? Je lui ai promis de lui donner mon canari. Si vous aviez vu comme il était joyeux !

— Ton canari, petite ! tu ne regrettes pas de t'en séparer ?

— Oh ! que si ! fit la pauvre Emilie avec deux larmes limpides qui jaillirent de ses yeux ; mais voyez-vous, oncle Philippe, Julien a l'air si malheureux ! il est si faible, si faible, qu'il n'ose pas marcher. Je suis sûre que mon gentil Mimi le rendra tout content. Donc voici ce que nous ferons : nous irons demain nous deux, vous porterez la cage, et moi je porterai le mouron et le biscuit pour que Mimi n'ait pas faim tout de suite chez Julien.

— Mais qu'est-ce qu'on dira de moi, Mademoiselle, en me voyant passer dans la rue avec une cage ? On dira : Voilà un marchand d'oiseaux. Croyez-vous que cela me fera plaisir, Mademoiselle ?

— Pas du tout, personne ne dira cela ; on dira plutôt : Tenez ! voilà le bon oncle Philippe qui passe. Ainsi, c'est convenu, vous me conduirez chez Julien, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Caline ! il le faut bien.

Emilie était une fée. Le lendemain, M. Desvernaux, qui ne passait pourtant pas pour un homme facile à mener, se faisait habiller chaudement pour aller porter un oiseau, dans une rue humide et malsaine, à un petit garçon qu'il ne connaissait pas. Et ce jour-là il ne faisait ni doux ni beau, et le grand-oncle avait mal dormi. Mais Emilie était là d'assez bonne heure, tout habillée pour sortir, avec son petit chapeau noir, ses bottines de rue, et chargée jusqu'aux oreilles, comme si elle allait en foire. C'était, ainsi qu'elle l'avait annoncé, une gerbe de mouron, un cornet de biscuits, du sucre et un panier de pommes. A coup sûr Mimi ne mourra pas de faim ! Jamais bâtiment de haut bord, partant pour les îles inconnues, n'a levé l'ancre muni d'autant de vivres. Quant à l'oncle Philippe, il dut tendre une main docile pour recevoir et porter le précieux fardeau de monsieur le serin dans sa cage.

Julien était seul au logis, assis dans son pauvre petit fauteuil qu'il quittait si rarement ; le nez contre les vivres, il était occupé à contempler un beau chat gris dans la cour, qui passait amoureusement la langue sur sa patte, puis sa patte derrière son oreille. C'était là tout l'horizon de Julien, et pourtant il s'en amusait, et son doux visage souriait derrière la fenêtre.

Mais quelle joie, quel rayon, quel éclat radieux sur ce même petit visage lorsque entrèrent l'oncle et la nièce, et la cage et l'oiseau ! Julien fut suffoqué ; il ne prononça pas un mot, il tendit les bras à Emilie, puis, prenant la cage avec les deux mains, il se mit à en couvrir les barreaux de baisers passionnés.

Desvernaux le regarda un moment en souriant de cette joie naïve ; enfin il lui dit :

— Où est ta mère, mou petit garçon ?

— Elle est allée porter le diner au père, répondit l'enfant, sans quitter du regard l'objet de sa tendresse.

— Où ?

— Bien loin, au chantier.